

## LES STIENGs DE BRÔLAM

Par le PÈRE AZÉMAR

---

Les peuplades stiengs sont si peu connues, même en Cochinchine, que je crois nécessaire de donner un court aperçu pour en faire connaître et la position physique et les mœurs ou usages.

Arrivé à Brôlam en janvier 1861 et ayant quitté le pays à la fin de l'année 1866, par suite de la guerre civile du Cambodge, je ne pourrai pas en dire long sur la langue des Stiengs que je connaissais à cette époque, mais que maintenant j'ai presque totalement oubliée, au point de pouvoir à peine tenir une conversation avec les Stiengs que je rencontre quelquefois.

Peu après mon arrivée dans ces forêts sauvages, mes deux confrères durent me quitter pour rentrer en Cochinchine, ruinés qu'ils étaient par les fièvres des bois. Je restais donc seul sans savoir la langue et sans un petit livre pour l'apprendre. Les Stiengs, qui naturellement ne demandent pas mieux que de perdre leur temps, auraient voulu causer avec moi, mais comment faire, ne sachant pas deux mots et n'ayant pas le plus petit lexique de cette langue pour y puiser quelques mots usuels.

En les entendant parler entre eux, je croyais entendre quelques couples de merles gazouiller sous le feuillage et je me demandais si jamais il me serait donné de pouvoir comprendre une pareille langue.

La langue des Stiengs est en grande partie monosyllabique, une faible partie dissyllabique ; beaucoup de mots très brefs, quelques-uns très longs ; elle a des aspirations ordinaires à toutes les langues, mais elle en a de finales aussi qu'on ne trouve

guère ailleurs (1) et assez difficiles à reproduire. Cette aspiration finale se fait par une émotion de voix ordinaire, mais retenue subitement sur les lèvres, comme si on voulait la faire rentrer. Le mouvement naturel que produit le hoquet peut en donner une idée assez claire.

La construction de la phrase est naturelle à peu près toujours, c'est-à-dire qu'on place le sujet; le verbe et le régime. Exemple: *Bu plōh a pōh*, ils rentrent au village; *Ich sa pai lāh pou?* veux-tu manger de la viande ou non? On pourrait aussi dire: *Pai ich sa lāh pou*, voilà de la viande, en veux-tu ou non?

La nécessité et aussi un vif désir d'apprendre cette langue furent pour moi un stimulant puissant; je me mis donc tout entier à cette étude, reléguant au second rang toute autre occupation; d'ailleurs, qu'aurais-je pu faire sans une certaine connaissance de la langue du pays. Mais que les commencements sont difficiles! Je me rappelle encore les efforts inutiles, les longues et infructueuses recherches pour trouver cette simple phrase: « Comment appelles-tu cet objet en langue stieng? » Oh! alors, je n'aurais pas regretté dix piastres pour savoir ces deux ou trois mots. Enfin, sans argent, je pus trouver cette précieuse interrogation. Je partais donc au village voisin ou mieux au champ de riz pour mendier quelques mots de cette langue nouvelle. Lorsque j'eus pu réunir une centaine de mots, l'heureux commerce alla grandissant tous les jours. Le soir, de retour à la maison, je mettais en ordre les mots glanés pendant le jour, et simplement couchés au crayon sur un morceau de papier.

Les jours suivants, tout en glanant de nouvelles expressions, je faisais passer et repasser souvent à l'épreuve les expressions déjà connues. Ce fut là mon travail quotidien pendant les deux ou trois premières années; mais peu à peu les choses changèrent

---

(1) Ces aspirations finales se retrouvent dans le tjame dont elles constituent la principale difficulté au point de vue de la prononciation. Elles sont dues, sans doute, pour la plupart, à la chute en voie de s'accomplir des consonnes finales k, t, p. L'Annamite les prononce encore; mais dans le sud, il confond déjà les deux premières, et le son de la troisième est quelquefois bien difficile à reconnaître.

de face et, après une journée de chasse, je revenais souvent bredouille, n'ayant appris rien de nouveau je vivais de mon acquit du passé tout en le perfectionnant le plus possible. Je puis affirmer que tous les mots ont été pesés et examinés dans leurs différents sens en les employant souvent en conversation avec les Stiengs. J'ajouterai que les exemples donnés, à très peu d'exceptions près, ont été recueillis de la bouche même des indigènes.

*Position physique.* — Entre la Cochinchine et le Tonquin à l'est, le Laos et Siam à l'ouest, on trouve un grand nombre de peuplades sauvages, je dis sauvages parce que le mot a prévalu. Ces diverses peuplades habitent les montagnes couvertes de magnifiques forêts vierges qui longent le cours du grand fleuve du Cambodge, lequel partant du Thibet va se jeter à la mer au milieu de la Cochinchine. Ces peuples sont divisés en groupes ou tribus ayant chacune sa langue particulière, ou tout au moins un dialecte très différent, puisque les gens des diverses tribus ne se comprennent point, à moins qu'ils ne se trouvent sur la frontière.

En allant du sud au nord, on rencontre d'abord la tribu des Stiengs, puis celles des Beunong, des Jaray, des Sédangs, des Bahnars. Cette dernière est située par le 14<sup>e</sup> degré de latitude nord.

La tribu Stieng, la seule que je connaisse, est bornée : au sud, par la tribu des Beunong ; à l'ouest, par le Cambodge ; à l'est, par d'autres peuplades voisines du Binh-thuân.

Brolâm, où j'ai passé cinq ans, est situé à peu près au centre de la tribu Stieng ; il se trouve par le 12<sup>e</sup> degré de latitude nord et le même degré de longitude que Saigon. Je dis à peu près, car je n'ai pas pris le point. Quoique devant contredire toutes les cartes que j'ai vues, je ne crains pas d'affirmer que Brolâm se trouve sur le versant nord et non sur le versant sud. En allant de Saigon à Brolâm on rencontre la source de la rivière de Saigon, et de celle de Tâyninh qui coulent toutes ou au sud ou au sud-ouest. Enfin, un peu avant d'arriver à Brolâm, on rencontre d'autres petits ruisseaux qui coulent tous vers le nord, se jettent dans la rivière Jérmanh, laquelle sans doute va grossir le fleuve du Cambodge.

*Sol.* — Chez les Stiengs, de quelque côté que le voyageur dirige ses pas, il ne trouvera que forêts clairsemées. Rarement il fera une journée de marche sans rencontrer une de ces belles clairières où se trouvent les bonnes essences de bois, dans lesquelles il pourra ordinairement admirer et voir bondir de nombreuses bandes de bœufs sauvages. Ce pays, si bien boisé et souvent d'une forte végétation, n'est pas un terrain montagneux, comme on pourrait le supposer. Ce ne sont partout que plaines immenses avec quelques accidents de terrain. Dès le mois d'août, au fort de la saison des pluies, ces plaines sont tellement inondées que les gros poissons du grand fleuve du Cambodge, viennent se promener dans la forêt en compagnie des éléphants. Dans ces forêts, la couche de terre est partout très épaisse; ce qui me le prouve, ce sont les trous profonds que font les sauvages pour arracher des tubercules, sans jamais rencontrer un fond pierreux. Le terrain est gras, rouge, fertile et particulièrement glissant pendant la saison des pluies.

Dans les clairières, au contraire, on rencontre souvent du gros gravier, des pierres dont plusieurs, en certains endroits, m'ont rappelé celles que j'ai vues à Aden.

*Flore.* — Je voudrais connaître la flore du pays pour parler dignement de ces arbres gigantesques, de ces bois précieux qu'on rencontre à chaque pas et plus incorruptibles que le fer, pour me servir de la comparaison des Stiengs. Le géant de la forêt, c'est sans nul doute l'arbre à l'huile. Deux fois j'ai eu la curiosité de mesurer ce roi de la forêt vierge, je puis donc en donner une idée exacte. L'un d'eux, situé à 100 mètres de ma case, avait plus de 8 mètres de circonférence, j'ignore sa hauteur; un autre de moyenne grandeur, renversé par un coup de vent, avait 84 mètres du tronc aux premières branches, et à ce point il mesurait 3 mètres de circonférence, cependant son tronc n'avait pas à la base 2 mètres de diamètre. Inutile de dire s'il était droit, cet arbre ne sait pousser qu'en suivant la ligne du fil à plomb.

Cet arbre de qualité inférieure, ne se fait remarquer que par ses dimensions extraordinaires, mais beaucoup d'autres se distinguent par leur solidité. Le meilleur bois de construction est

celui que le sauvage appelle *chok*; il ressemble au chêne de France, mais avec un fil plus dur, plus solide; la fourmi blanche ne l'attaque pas plus que le vrai bois de fer. Cette espèce est inconnue en Cochinchine.

*Faune.* — Dans un conseil de chasseurs je ne doute pas que la faune du pays des Stiengs n'obtienne le prix par la variété et la multiplicité des animaux sauvages. En 1863, M. Mouhot, naturaliste, trouva aux environs de Brólâm deux coquillages, encore inconnus jusqu'alors à la science zoologique.

Voici une simple liste des divers gibiers que le chasseur sera bien aise de voir au bout de son fusil pour les faire passer dans sa carnassière: la tourterelle, le pigeon vert, le pigeon ramier, la perdrix, la caille, la poule sauvage par troupeaux serrés, la poule d'eau, la sarcelle, le canard, le faisan, le paon, les marmottes, le pangolin, le fourmilier, le tapir (ou quelque autre animal qui ressemble au tapir), le chacal; si ces pièces de gibier vous font faire la grimace, chasseur intrépide mais un peu délicat, je vais continuer la liste. Vous trouverez encore dans ces forêts: le lièvre, le petit chevrotin, la biche, le chevreuil, le grand cerf, le grand chevrotin, et bien d'autres espèces aux cornes caduques; enfin, le sanglier qui pullule dans ces forêts. Est-ce assez pour vider votre poudrière? Mais ma nomenclature n'est pas finie. Après ceux-là, ou mieux tantôt un jour, tantôt l'autre, vous rencontrerez le tigre royal, la panthère, l'ours noir avec un croissant blanc sous le cou, un autre tigre plus petit, des bandes de bœufs par centaines de têtes, les uns rouges, c'est le bœuf musqué, d'autre de couleur de cendre moins nombreux, des bandes de buffles, des rhinocéros, et enfin l'éléphant. Ces deux derniers sont sans nul doute les plus sauvages et les plus dangereux, s'ils n'attaquent pas toujours, ils n'avertissent jamais.

Je devrais dire un mot d'un autre animal (genre bœuf) que je n'ai jamais vu, mais dont on m'a parlé souvent; c'est un vrai colosse, ayant six à sept coudées, c'est-à-dire environ trois mètres de taille. Cet animal a tout le caractère du bœuf; son poil est noir, peu serré comme celui du buffle, lignes blanchâtres longitudinales sur les flancs, les quatre pieds blancs, à partir

du genou, le sabot fendu, la tête armée de grosses cornes persistantes.

De tous les animaux cités ci-dessus, celui-ci, au dire des Stiengs, est sans contredit le plus dangereux à tirer. Il fond sur le chasseur dès qu'il l'aperçoit. Cet animal se nomme *pé béi* en langue stieng.

J'ai cité plus haut le nom du tapir, mais je doute fort que cet animal soit celui qu'on nomme tapir en histoire naturelle. Voici sa description : grosseur du chien ordinaire, poil long, serré, grossier, couleur gris cendre, deux belles raies blanches ornent chaque côté de sa tête depuis le museau jusqu'aux oreilles, oreilles très courtes, tête de renard, museau pointu, queue du lièvre, pattes du chien, ongles longs propres à fouir, grognement du porc, et sous la peau une couche de lard comme chez ce dernier. Le jour il reste dans les antres qu'il se creuse, on ne peut le rencontrer que la nuit ou le matin le long des cours d'eau ou aux champs de riz.

L'entrée de son terrier est perpendiculaire jusqu'à la profondeur d'un mètre environ, puis elle forme un angle droit pour suivre la ligne horizontale. Cet animal se nourrit d'herbes, de racines et de fruits.

Pour abrégé, je ne parlerai pas des singes, des loutres, ni des tortues dont une se fait remarquer par sa patte semblable à celle du singe. Les petites sangsues fourmillent dans la forêt à la saison humide, ainsi que les serpents ; le plus petit de ces derniers, sans tête ni queue apparente, mesure à peine 20 centimètres, tandis que le boa, l'innocent boa, mesure souvent sept ou huit mètres.

*Le Stieng.* — Le sauvage stieng est fort grand, parfaitement droit, robuste, rarement malade, léger à la course ; chez lui on ne rencontre pas de nains, de gens rabougris ou boiteux. Deux jours après ses couches la femme stieng ne craint pas de sortir et d'aller au ruisseau ou à la fontaine pour prendre un bain.

Un caractère particulier à plusieurs de ces habitants de la forêt, c'est la longueur de leurs bras ; se tenant debout, ils peuvent de la main presque toucher le genou.

Le sauvage stiang ne peut être rattaché à la famille mongole ou chinoise. La langue chinoise a des tons, la langue stiang n'en a pas ; le Chinois n'a pas la lettre finale *r*, le Stiang la prononce très bien ; le Chinois a les yeux obliques, le Stiang jamais ; on ne trouve pas de cheveux crépus chez le Chinois, ils sont au contraire communs chez le Stiang. Si le Stiang n'a pas de caractères de ressemblance avec le Chinois, il en a beaucoup avec les Cambodgiens, Malais, Siamois, donc il doit avoir une même origine que ces derniers. Chez le Stiang pas de tradition ou d'histoire, pas le plus petit monument du passé, ni tombes ni autels. Mes recherches sur ce point n'ont pas abouti à grand-chose ; deux traditions seulement, la première au sujet du déluge universel très clairement formulée ; la seconde ayant trait à leur industrie primitive. Les Stiangs me rapportaient que leurs pères ne cultivaient pas même le riz autrefois, se contentant de la chasse et de la pêche. Ce ne fut que plus tard que la culture du riz fut introduite. La culture dont ils ne connaissent pas l'origine, et qui leur vient de leurs ancêtres, c'est la culture du tabac. Je puis affirmer que le Stiang d'aujourd'hui ressemble fort au Stiang d'autrefois. L'habitude de fumer est passée à l'état de nature, et n'allez pas croire qu'il n'y a que l'homme à fumer, la femme comme l'homme, la fille aussi bien que le garçon, les petits et les grands, les vieux et les jeunes, l'enfant et le vieillard, tout le monde sans exception fume. L'enfant, sur les bras, laisse la mamelle pour prendre la cigarette de sa mère, aspire deux bouffées, la rend à qui de droit pour boire vite un coup.

*Mœurs des Stiangs.* — Pour avoir, en deux mots, une idée générale des mœurs des Stiangs, il n'y a qu'à se représenter la république animale quadrupède dont j'ai parlé plus haut, et dont l'éléphant est le chef ou roi purement nominal. Le premier bien, le bien par excellence que le Stiang cultive par dessus tout, est la liberté. Dans cette république tout le monde est libre, mais libre de la plus grande liberté ; l'esclave seul fait un peu exception à cette règle. L'idéal et le modèle de la vraie liberté, le Stiang semble les avoir empruntés à ces bandes de ruminants mangeant et buvant, souvent en repos sur un mont-

eule à l'ombre de quelques grands arbres, quelquefois en voyage à la recherche d'un meilleur pâturage. Étant donné chez le Stieng cet amour inné pour la plus entière liberté, on devine aisément quelle est la hiérarchie civile et politique de son gouvernement.

*Roi des Stiengs.* — Les sauvages stiengs ont-ils un roi ? Les sauvages n'ont pas de roi. La tribu stieng n'a pas de gouverneur général ; un groupe de villages n'a pas de chef reconnu, le village seul a ordinairement un chef ou maire, ou roi, si on veut lui donner ce nom ; mais chef, maire ou roi, ce titre n'en est pas moins plus honorifique que réel, c'est un roi qui règne, mais qui ne gouverne pas. Dans un festin il aura la première place, dans une assemblée il présidera ; s'il faut donner un ordre, il sera obéi ou non selon le plus ou moins de bonne volonté des sujets. En aucun cas, sa majesté ne prendra le ton du commandement, mais toujours celui de la prière.

En cas de division dans cette minime commune, qu'arrive-t-il ? la guerre ; pas le moins du monde, les sujets mécontents ou rebelles abandonnent leurs vieux pénates pour aller en élever de nouveaux dans un autre coin de la forêt, et cela formera la souche d'une nouvelle république.

*Pouvoir.* — Dans la tribu stieng chaque village est parfaitement indépendant de tous les villages voisins ; il peut y avoir quelquefois des rapports d'une plus grande familiarité avec les uns qu'avec les autres, mais de sujétion, jamais, et, à part quelques bourgs composés d'un très petit nombre de familles, l'on trouve généralement un chef dans chaque village, très souvent chef de nom seulement, mais il existe. Aussi l'étranger en entrant au village demande aussitôt où est la maison du chef, maison qui ne se distingue nullement de celle du sujet, soit pour faire acte de politesse, soit pour se faire connaître et prévenir des accidents fâcheux. Donc, règle générale, tous les villages ont leur chef de nom bien connu ; ce chef est élu à la pluralité des suffrages du village. Lorsque, par suite de mort ou de démission, un village se trouve sans chef, les bourgeois

les plus influents, les vieillards vénérables font savoir au peuple libre d'avoir à réfléchir sur l'élection prochaine d'un nouveau chef. Après un certain laps de temps plus ou moins long selon les circonstances et surtout suivant les besoins de la petite république, vivant en paix et en sécurité ou bien menacée de la guerre étrangère, il y aura convocation générale à la maison commune pour l'élection et la consécration du nouveau chef. Inutile de dire qu'une séance si importante ne saurait être close sans que quelques porcs, bœufs ou buffles, accompagnés d'une ou plusieurs jarres de vin, n'y aient aussi leur part toute passive, uniquement pour régaler cette nombreuse assemblée constituante. Le chef nouvellement élu et reconnu, mais depuis longtemps désigné par l'opinion publique, ayant accepté non sans force refus et beaucoup de cérémonies, va débiter en ses nouvelles fonctions par une autre-hécatombe, mais celle-ci à ses propres frais. Ne faut-il pas remercier ses sujets de tant d'honneur et de confiance en prolongeant les joies et les réjouissances du festin ? Au chef sauvage l'honneur suffit ; pas de solde, pas de frais de représentation, et cependant on trouve au sein de cette république liberté, égalité et fraternité parfaites. J'oubliais de dire que dans toute réunion où paraît la célèbre jarre au vin, la musique prodigue ses concerts harmonieux et monotones, excitant en temps opportun les nombreux convives à épuiser la jarre tour à tour. Cette musique a aussi souvent pour but d'annoncer la joie commune à tous les villages voisins.

Le pouvoir chez les Stiengs est purement électif, jamais héréditaire. Aux yeux de ces peuples enfants, la valeur et le mérite, accompagnés de la majorité des suffrages, peuvent seuls élever un individu au souverain pouvoir. Ainsi, les enfants du chef, en héritant des biens de leur père défunt, n'ont aucun droit à sa dignité ; cependant, si le sang royal chez eux est orné des qualités qui font un bon chef, l'ainé des enfants ou quelque autre plus digne ne manquera d'arriver au pouvoir, soit de suite, soit quelques années plus tard. Dans ce pays l'ambition de gouverner est rare, presque inconnue ; le Stieng sera avide mais non ambitieux, et la raison est que chez lui le commandement qui ne rapporte rien sent un peu l'esclavage.

*Impôt.* — Avec un gouvernement si simple dans la république libre des Stiengs, il n'est pas nécessaire de prélever de grands impôts pour faire rouler la machine publique, aussi n'y en a-t-il d'aucune sorte, ni percepteur, ni contribuables. Chacun travaille pour soi, comme il veut, tant qu'il veut et se repose de même, en parfaite liberté; le souci de l'impôt à payer ne venant jamais troubler son paisible sommeil. Chez le sauvage stieng, le chef ou roi du village est un bon père qui se contente de désigner à chaque membre de la famille sa besogne journalière et cela seulement dans le cas d'utilité publique.

*Tocsin.* — Voilà donc ces grands enfants des forêts n'obéissant et ne commandant chacun qu'à sa fière personne, courant dans les bois, allant et venant, vagabond plus par caractère que par besoin. Au village presque personne, les habitants sont absents, en voyage ou à la chasse. Maintenant, s'agit-il de rappeler, de ramasser tout le monde pour une affaire grave et urgente, que la grosse caisse du village fasse résonner l'écho de la vallée par quelques coups de sinistre augure, et, peu d'instant après, tous les habitants du village sont réunis et armés, prêts à la guerre, s'il le faut; j'ai vu des bandes de bœufs sauvages, buffles ou éléphants brûlant l'espace devant moi après un coup de feu. Ainsi court le sauvage appelé par la grosse caisse qui sonne le tocsin.

*Guerre.* — Le sauvage stieng est d'une humeur pacifique quoique vagabonde, il n'aime pas la guerre, c'est-à-dire la guerre purement offensive, sans raison ni motif. Les notions naturelles et très claires qu'il a de la justice et des rapports de village à village lui font condamner cette guerre injuste comme contraire au droit des gens. Mais, s'agit-il d'une guerre défensive, le Stieng s'y prépare avec courage et ardeur et la continuera avec le même entrain, heureux de ce motif pour légitimer une attaque de son côté dans un temps plus ou moins prochain. Lorsque le village doit faire les préparatifs d'une sérieuse résistance en prévision d'une attaque imminente, le chef du village fait convoquer tous ses sujets à la maison commune pour tenir conseil ensemble sur les moyens de défense et s'encourager.

mutuellement au salut commun. Une réunion si générale et pour des motifs de si haute importance ne peut se tenir sans bien garnir et arroser la table. Un porc au moins sera assommé, une jarre de vin sacrifiée aux frais du chef ou d'un riche patriote ; on boira, on mangera ; une musique animée retentira jusque dans le lointain annonçant partout que la république est toute à la joie et nullement à la tristesse. Le repas fini, tous grands et petits partent aux fortifications à élever ou à réparer, pas un n'est exempt de la corvée, pas un qui pût soutenir la honte de l'exemption ; le chef lui-même, armé de sa serpe comme le dernier de ses sujets, ouvre la marche, dirige les travaux et travaille avec tout son monde.

*Fortifications.* — Les fortifications autour d'un village stienng sont vite terminées ; deux ou trois jours au plus suffisent pour l'entourer d'un large cercle de défense. Dès ce moment la citadelle est imprenable si les sentinelles font bien leur devoir. Ce genre de défense consiste à abattre les arbres les uns sur les autres dans l'ordre qui donnera le plus grand désordre ; les uns coupés au ras de terre, croisés et entrelacés ; les autres, à un ou deux mètres de haut au moins, mais ordinairement coupés seulement à demi pour qu'ils se conservent verts longtemps, les grands arbres d'abord couchés les premiers, puis les arbustes et les bambous renversés par dessus, toute la cime en dehors et le tronc vers l'enceinte du village. De tels abattis seraient déjà un grand embarras pour l'ennemi qui, pour pénétrer jusqu'aux maisons, aurait à se faufiler, à traverser tant d'obstacles, à fouler aux pieds un si haut tas de branches d'arbres ; et si, par impossible, l'ennemi a pu arriver jusqu'auprès du village sans être attaqué et arrêté au loin par les sentinelles, comment pourrait-il soutenir une attaque sur un pareil champ de bataille ; car il a besoin de ses quatre membres autant pour reculer que pour avancer ; il ne peut armer son arbalète, il ne peut trouver une flèche. Les assiégés, au contraire, les uns debout brandissant leurs sabres ou leur serpe, poussent des hourras sauvages ; les autres, accroupis par terre pour tendre l'arbalète, font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de flèches meurtrières souvent empoisonnées. Dans ce cas, l'armée des assiégeants n'a qu'à

battre en retraite le plus vite possible de peur d'être prise entre deux feux.

Mais assez rarement les choses se passent ainsi parce que les fortifications étant bien faites, l'ennemi ne peut ni n'ose approcher de si près. En effet, ces premiers abattis qui ne forment guère qu'un grand embarras et non un vrai rempart, le Stiang les aura bien vite, en un ou deux jours de temps, rendus non seulement impénétrables mais même inaccessibles à tout être humain. Il hérissera donc toutes ces branches, tous ces bambous moitié coupés et courbés les uns sur les autres, il les hérissera, dis-je, de mille pointes acérées et durcies au feu, aussi tranchantes que de bons couteaux ; il y en aura en haut et en bas, à droite et à gauche ; les unes pour piquer à la tête, les autres en pleine poitrine, au ventre, aux jambes ; sous les feuilles, sous les débris de bois pourri, le sol en sera couvert ; pour une qui paraît, il y en aura dix de cachées ; pour en éviter une qu'on voit, on pose le pied sur une autre qu'on ne voit pas ; on regarde à terre et le sang coule au front. Outre les piques, il y aura souvent encore dans ce fourré un certain nombre de lances aussi fortement tendues qu'habilement cachées, qui, vous perçant de part en part, vous cloueront mort sur place.

Dans cet état de défense, le village n'a plus rien à craindre, ni siège, ni assaut, si ce n'est une attaque subite et imprévue de l'ennemi entrant par la porte toujours d'un accès difficile et presque toujours introuvable à tout autre individu qu'aux gens du village. Du reste, il suffit ordinairement que l'ennemi ait eu connaissance de ces préparatifs de défense pour renvoyer son expédition aux calendes grecques.

Le chemin ou sentier primitif qui conduisait au village a disparu ; il est barré, obstrué absolument comme tout le reste, peut-être même avec plus de soin encore. Cependant les gens du village ainsi barricadé doivent sortir et sortent en effet, ne fût-ce que pour aller chercher l'eau nécessaire au ménage. Aussi le sauvage s'est-il réservé un trou du genre de celui du lapin dans une haie.

*Campagne.* — Rarement le sauvage stiang complotera une expédition quelconque sans graves motifs vrais en soi ou en\*

apparence ; car il craindrait de s'attirer la défaite et, par dessus tout, une mauvaise réputation auprès des autres villages voisins ; car, quoique indépendants les uns des autres, il y a cependant un certain lien de solidarité qui relie entre eux les villages voisins, surtout ceux qui ont une souche commune. C'est pourquoi ces villages pourraient s'opposer à l'entreprise d'une campagne injuste dont les suites, funestes dans tous les cas, risqueraient d'être communes, tandis que le butin, en cas de victoire, serait tout particulier.

Donc, avant de faire des préparatifs de guerre, ces honnêtes Stiengs se font un devoir de se réunir en assemblée générale afin d'examiner les motifs, discuter les griefs et voir s'il y en a de justes et d'assez graves pour légitimer une expédition guerrière. La guerre ayant été jugée nécessaire en telle assemblée générale pour que la république blessée dans son honneur ou son indépendance puisse obtenir une juste réparation ou une satisfaction suffisante, toute la jeunesse va se mettre en campagne sous le commandement du chef. Quelquefois, avant d'en venir à cette extrémité, la partie lésée tentera une conciliation par la voie des répondants, s'il y en a ; enverra un entremetteur avec plein pouvoir pour régler le différend. Si les affaires peuvent s'arranger ainsi à l'amiable et à la satisfaction des parties adverses, la guerre aura été évitée. Dans le cas contraire les répondants ou plénipotentiaires se retireront, demandant quelques jours de réflexion, faisant force promesses, donnant de belles paroles, fixant le jour de leur prochain retour, munis de plus amples pouvoirs. Mais toutes ces formalités aimables cachent une déclaration de guerre.

*Préparatifs.* — Trois ou quatre jours suffisent amplement pour faire les préparatifs nécessaires. Les femmes vont piler quelques bols de riz, acheter quelques grains de sel, cueillir une poignée de piment, ajoutent quelque poisson fumé, s'il y en a, le tout est lié dans une feuille de bananier ; en voilà assez pour les vivres. Aux jeunes guerriers le soin de préparer les munitions. Les jeunes gens vont préparer des lances en bambou, dérouiller un vieux sabre, aiguiser la serpe, renouveler la corde

de l'arbalète, s'il en est besoin, confectionner bon nombre de flèches, et, par dessus tout, une ample provision de piques très utiles en pareille occurrence. Même en guerre, la flèche empoisonnée est rarement employée. Le sauvage Stieng ne veut jamais tuer, mais seulement faire des prisonniers. Sur le costume ordinaire, le Stieng ajoutera volontiers, s'il en a, une pièce de toile rouge qu'il passera sur le cou, la croisant sur la poitrine pour en nouer les deux bouts par derrière. Sur son dos pend une fine et légère hotte, longue mais étroite. Là se trouvent les provisions de voyage avec les piques. Sur l'épaule droite est accrochée la serpe dont le manche longeant le corps est toujours à la portée de la main droite; la lame verticale et brillante tourne le tranchant en avant; à l'épaule gauche est suspendu le carquois bien plein de flèches, dont le bout dépasse le bord supérieur; le sabre ou au moins un petit couteau dans son fourreau est fixé à la ceinture du langouti, côté gauche; l'arbalète est portée sous l'aisselle, soutenue par la main gauche et appliquée le long du corps, le manche en arrière. Avec cet attirail de campagne le Stieng se fauilera dans la forêt comme s'il n'avait rien sur lui. En cas de besoin, sa main droite, bien libre, armée de sa serpe, lui fraiera un chemin à travers la forêt; la liane, le rotin, le bambou, l'arbuste tombant sous son tranchant comme un bout de papier sous les ciseaux.

(A suivre.)

---